

## LE GLOSSAIRE : 125 ANS DE SCIENCES CITOYENNES EN DIALECTOLOGIE

**CHRISTEL NISSILLE**

*Glossaire des patois de la Suisse romande,*

*Université de Neuchâtel*

christel.nissille@unine.ch

**LAURE KLOETZER**

*Institut de Psychologie et Éducation*

*Université de Neuchâtel*

laure.kloetzer@unine.ch

### **ABSTRACT**

The *Glossary of the Patois of Western Switzerland* is a pioneering citizen science project in the field of linguistics and dialectology: born at the end of the 19th century, it has been continuously funded, and active, ever since. The Glossary is based on the collection and analysis of the local variants of the French-speaking patois, which were threatened by rapid extinction, through the written exchange of questionnaires, instructions, data and feedbacks with a network of dedicated “correspondents”.

In this article, we analyse this project with a modern reading grid by looking at how citizen participation in a research project was conceived and designed more than a hundred years ago. We examine three types of questions: the scientific objectives of the project and its historical context; the design and organisation of citizen collaboration in the project, in particular the nature of the tasks entrusted to citizens and the strategies for controlling the quality of the data; and finally, the various communication tools of the project, which allowed citizen participation during a long (10 years) data collection process, as well as the continuous engagement of the political funders (French-speaking Cantons and the Swiss Confederation) during 125 years so far.

### **KEYWORDS**

Dialectology; citizen participation; data quality; project communication; humanities

Cet article présente un projet précurseur de sciences participatives dans le domaine des sciences du langage et de la lexicologie, le *Glossaire des patois de la Suisse romande* - appelé *le Glossaire* dans la suite de l'article - qui frappe l'imagination par sa longévité : en 2024, le glossaire fêtera ses 125 ans de recherche scientifique ininterrompue, l'entreprise de rédaction collective du Glossaire s'étant poursuivie de façon continue depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'intérêt historique du projet est redoublé du fait que, depuis un siècle, en tant qu'institution comme en

tant qu'ouvrage, les présupposés, la philosophie, l'organisation, le fonctionnement et les difficultés du Glossaire sont précisément documentés. On peut donc suivre son évolution.

Nous avons choisi d'analyser ce projet avec une grille de lecture moderne, celle des sciences citoyennes<sup>1</sup>, en nous intéressant à trois ensembles de questions :

- premièrement, ses objectifs scientifiques dans un contexte historique singulier : quels sont les objectifs du projet ? Dans quel contexte politique et scientifique prend-il place ? Quelles sont les questions que les concepteurs du projet se sont posées à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ? Comment y ont-ils répondu ?
- deuxièmement, la conception de la collaboration avec les citoyens qui sous-tend le projet : comment la contribution des citoyens est-elle envisagée, et organisée ? Qui sont les citoyens impliqués dans ce projet scientifique ? Quelles sont les tâches qui leur sont confiées ? Comment leurs contributions sont-elles évaluées, contrôlées, valorisées ?
- troisièmement, la communication du projet : pourquoi et comment le Glossaire communique-t-il ? Quel rendu de ses résultats propose-t-il et à quel public ?

Ce faisant, nous cherchons à valider ou invalider notre hypothèse générale, qui est que, de par sa nature même (la langue en usage, ici par des experts patoisants), le projet du Glossaire est pensé dès l'origine par et pour les locuteurs. Dans cet article, nous espérons donc montrer comment on concevait un projet de sciences citoyennes il y a plus de cent ans, quelles ont été les questions posées par un tel projet et les réponses qui leur ont été apportées en leur temps.

## 1. PRÉSENTATION DU GLOSSAIRE

Le Glossaire est une entreprise débutée en 1899 ayant pour but d'assurer la sauvegarde du patrimoine dialectal de Suisse romande et de participer, grâce à une analyse philologique des matériaux, à l'étude du vocabulaire des langues romanes. Sa mission est de documenter le plus complètement possible les dialectes<sup>2</sup> romands, d'en faire l'analyse lexicologique et de rendre celle-ci accessible au public et au

<sup>1</sup> Les sciences citoyennes, ou participatives (Citizen Science en anglais) désignent un ensemble d'approches dans lesquelles des volontaires participent activement à un projet de recherche, de manières variables (conception du projet, recueil des données, analyses, etc.) (voir Vohland et al., 2021 ; Hacklay et al., 2021).

<sup>2</sup> Pour désigner les variétés linguistiques régionales utilisées parallèlement au français de référence, le terme « patois » possède encore souvent, contrairement à son synonyme « dialecte », une connotation négative, ayant été largement utilisé dans des contextes de dénigrement de ces variétés. Les fondateurs du Glossaire privilégient « patois », suivant en cela la pratique des locuteurs dialectaux.

monde scientifique sous la forme d'un dictionnaire dialectal de grande ampleur. Le résultat de ces recherches fait l'objet de publications sous forme de fascicules depuis 1924 et est aujourd'hui consultable en ligne<sup>3</sup>. La fin du projet est envisagée pour 2050.

Considéré comme une entreprise à la fois scientifique et patriotique, le Glossaire s'inscrit dès l'origine dans une dimension participative en mobilisant environ 200 informateurs bénévoles. Certains patois étant aux débuts de l'entreprise déjà moribonds, la tradition orale qui était recherchée a dû être récoltée rapidement. Pour ce faire, les fondateurs du Glossaire - Louis Gauchat, Jules Jeanjaquet et Ernest Tappolet - ont mis sur pied une enquête systématique par correspondance courant de 1900 à 1910. Celle-ci s'est faite sur la base de 227 questionnaires thématiques ciblés (cf. annexe), envoyés à des « correspondants » diversement recrutés, et qui devaient permettre de récolter la majeure partie du vocabulaire des dialectes ciblés. Les localités sélectionnées constituaient un réseau serré de points supposés offrir une représentation suffisante des régions linguistiques de la Suisse romande. Les matériaux récoltés sont donc très abondants et contiennent des informations tant linguistiques qu'encyclopédiques, le grand nombre d'exemples fournis par les correspondants illustrant la vie d'une époque et d'une région.

Notre entreprise de relecture historique du Glossaire dans le contexte contemporain des sciences citoyennes profite de la qualité de la documentation de ce projet. Les différentes étapes d'élaboration ainsi que les questionnements, les difficultés et les décisions sont consignés dans plusieurs écrits manuscrits ou imprimés. Cette démarche de documentation répond à une triple prise de conscience des fondateurs : a) le désir de visibiliser un projet conçu dès son origine comme une entreprise patrimoniale autant que scientifique ; b) le besoin de transmission, lié à la conscience nette que la temporalité de l'œuvre dépasserait celle des fondateurs ; c) la conscience que des successeurs pourraient avoir un jour à cœur de faire l'historique de cette entreprise.

Les sources à disposition sont de nature diverse. Pour les besoins de cet article, nous nous sommes appuyées principalement sur celles indiquées en bibliographie<sup>4</sup>.

## 2. HYPOTHÈSE GÉNÉRALE ET PROBLÉMATIQUE

Notre travail vise, à travers un ensemble de questions, à comprendre comment les initiateurs de ce projet vieux de plus de cent ans concevaient la participation des citoyens à l'époque.

<sup>3</sup> <https://gaspar.unine.ch>.

<sup>4</sup> Les archives contiennent encore nombre de documents qui n'ont pas encore pu être compulsés ou répertoriés.

Dans une présentation de 1897 destinée aux instances administratives et scientifiques susceptibles de parrainer l'entreprise du Glossaire, le projet est présenté comme étant « d'un caractère à la fois populaire et scientifique », idée qui sera véhiculée dans plusieurs autres communications publiques ultérieures. Le Glossaire est pensé d'emblée comme un projet participatif : il s'agit de « faire écrire le Glossaire par le peuple romand lui-même » (Gauchat, conférence de 1937). Les patois, objets d'étude des linguistes, vivent en effet dans l'usage qu'en font les locuteurs. Ces derniers sont donc de facto la source privilégiée de l'entreprise scientifique du Glossaire. Par ailleurs, les résultats (traitements, analyses, etc.) obtenus par les chercheurs ne consistent généralement pas en des données exclusivement linguistiques : ils touchent à une réalité communautaire qui rappelle que la langue est avant tout un fait social. Cela ne signifie pas, toutefois, que tout projet de linguistique serait un projet de sciences citoyennes – cela dépend de la conception de l'étendue et de la nature de cette participation citoyenne à l'enquête scientifique, que nous explorons précisément dans cet article.

Nous analyserons donc si, et comment, le Glossaire intègre la contribution active des citoyens, dans la collecte de données comme dans la restitution des résultats de la recherche. Dans cet article, nous nous concentrons majoritairement sur la façon dont cette dimension participative a été conçue dans le projet d'origine. Ses évolutions dans le temps feront l'objet de recherches ultérieures.

### 3. CONTEXTE, QUESTIONS SCIENTIFIQUES ET CADRE INSTITUTIONNEL DU PROJET

#### *3.1 Contexte d'élaboration du projet*

À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les dialectes romands ont perdu de leur importance en Suisse par rapport à la langue standard, le français. Cette rapide disparition est un des arguments phares du projet de leur conservation :

Ce travail est de toute urgence, car chaque jour nous enlève plus d'un vieillard auquel le patois est encore familier. Déjà, on ne perçoit plus, dans plusieurs cantons, qu'un faible écho des sons qui ont charmé l'enfance de nos grands-pères, et, plus nous tardons, plus sera ardue la réalisation de ce devoir patriotique (Gauchat, Projet de 1897).

La sauvegarde de ce patrimoine linguistique a, pour Gauchat, des implications politiques comme scientifiques.

Au plan politique, la langue est investie d'une dimension patriotique et patrimoniale, sur le modèle explicite du premier projet visant ce genre de recension

en Suisse, à savoir le Schweizerisches Idiotikon<sup>5</sup> pour les dialectes suisses alémaniques :

Quand la Suisse allemande donna, par son *Idiotikon*, l'exemple d'une brillante publication, à la fois scientifique et patriotique, l'idée se présenta d'en faire autant dans la Suisse romande, c'est-à-dire d'utiliser les nombreux matériaux existants, de les compléter par une enquête systématique, menée parallèlement dans les six cantons romands, et d'élaborer un ouvrage qui fût digne d'être placé à côté de l'*Idiotikon* (*Bulletin* 1899, p. 1).

Alors qu'en France et en Allemagne la variété standard s'impose aux dépens des dialectes, on observe en Suisse au début du XX<sup>ème</sup> siècle la naissance d'un mouvement de protection du patrimoine (*Heimatschutz*), qui identifie les dialectes parmi les éléments patriotiques à sauvegarder et à cultiver (Haas 1982, p. 92). Des voix se font alors entendre en faveur de la défense des dialectes. Du côté alémanique, les arguments sont pour partie les mêmes que ceux qui sont alors utilisés pour imposer les variétés standard : celui de l'identité particulière à un peuple, la langue permettant de le distinguer des autres ; celui de l'égalité démocratique, le dialecte étant vu comme élément non discriminant ; enfin l'argument historique : les idiomes traditionnels sont pensés comme des restes d'états de langue antérieurs, auxquels on attache de la valeur à la fois pour l'histoire patrimoniale et pour la recherche scientifique (Haas 1981, p. 12).

Tandis que pour divers facteurs (voir à ce propos Haas 1982, p. 92 ss.), les dialectes alémaniques se sont maintenus parallèlement à la langue standard, du côté romand, le déclin des dialectes n'a pu être freiné, malgré plusieurs tentatives (Knecht 1982, p. 153 ss.) et des raisonnements sur l'identité locale semblables à ceux invoqués en Suisse alémanique. Sans chercher à lutter contre la suprématie du français, Gauchat plaide donc pour la conservation de ce patrimoine en cours de disparition :

Il ne servirait à rien de vouloir déplorer cet état de choses. Au contraire, le remplacement du patois par le français, offre des avantages indéniables. Mais il fallait à tout prix sauver ce qui restait de notre langue nationale, de cette langue romande, seule de son espèce que nos ancêtres avaient formée et pliée à leurs besoins pendant une vingtaine de siècles (...). La Suisse romande a eu une fois une langue à elle, telle qu'elle n'existe nulle part ailleurs. Cette langue, qui était vraiment de chez nous, la Suisse est en train de la perdre. Mais la Suisse, qui fait tant de sacrifices pour la conservation d'espèces végétales ou animales menacées de disparition, ne ferait-elle rien pour sauver d'un oubli total l'instrument si original de la pensée de nos pères, la langue qui pendant des siècles a servi à exprimer leurs joies et leurs souffrances ? (Gauchat 1914, p. 4-5).

La sauvegarde du patrimoine linguistique va, dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle, prendre une réelle dimension nationale avec la parution en parallèle des quatre

<sup>5</sup> <https://www.idiotikon.ch>.

vocabulaires, puisqu'à l'Idiotikon et au Glossaire se joignent le *Dizionario rumanch Grischun*<sup>6</sup> et le *Vocabulario della Svizzera Italiana*<sup>7</sup>, avec les mêmes méthodes et des enjeux patrimoniaux et identitaires similaires. Tous quatre sont alors, et jusqu'à aujourd'hui, financés par la Confédération.

Pour la Suisse romande, l'ambition de Gauchat de produire, non pas un répertoire de mots, mais « un vrai miroir de la civilisation helvétique, un modèle d'information précise » dans une optique de conservation du patrimoine culturel et linguistique, suppose de recueillir les mœurs et les modes de pensée en même temps que l'histoire de la langue :

Nous élèverons ainsi à nos patois, avant qu'il soit trop tard, un monument qui rappellera aux générations futures le temps des mœurs simples et franches, le temps de la gaieté et de la bonne humeur (Gauchat, *Projet de 1897*).

Au plan scientifique, l'élaboration d'une telle œuvre s'inscrit dans l'effort commun pour l'étude des langues romanes. La spécificité des dialectes de la région lyonnaise et de la majeure partie de la Suisse romande vient d'être reconnue, et ceux-ci ont été réunis par des chercheurs en un groupe linguistique que l'on nomme dès lors « francoprovençal » : la mise au jour des caractéristiques linguistiques de ces dialectes montre que ces variétés ne peuvent être rattachées ni aux variétés dialectales du domaine d'oïl (dont fait partie le français) ni à celle de l'occitan (voir à ce propos Kristol 2023, p. 12-13). De fait, les recherches menées dans le cadre du Glossaire permettront d'expliquer certains points qui résistaient encore à notre compréhension, notamment au niveau de l'histoire du vocabulaire et de l'étymologie. De plus, la dialectologie a bien évolué dans ses pratiques, méthodes et enjeux (voir à ce propos Saint-Gérand 1990 ; Desmet *et al.* 2002) : de l'avis de Gauchat, le Glossaire arrive à point nommé pour en profiter.

### *3.2 Cadre institutionnel*

Le fonctionnement du Glossaire est basé sur la collaboration de trois romanistes, élèves du même maître (le professeur Heinrich Morf, romaniste à l'université de Zurich), qui prennent en charge la rédaction du Glossaire. Ce « comité de rédaction » ou « Rédaction », comme elle se nomme parfois, s'adjoint l'aide de copiste(s) et d'un secrétaire. Il s'agit du « Bureau » (dont la fondation date de 1899). On y accueille peu à peu des doctorants et des collaborateurs. Le rédacteur en chef est l'initiateur du projet, Louis Gauchat.

Le comité de rédaction se trouve séparé géographiquement, ce qui complexifie les échanges et nécessite une abondante correspondance, utile pour notre

<sup>6</sup> <https://www.drg.ch>.

<sup>7</sup> [www4.ti.ch](http://www4.ti.ch).

entreprise de relecture historique. Les matériaux sont eux-aussi éloignés d'une partie de la rédaction, étant stockés au domicile du rédacteur en chef.

L'exemple de l'Idiotikon, financé par une société savante à sa création en 1862 (Société des antiquaires de Zurich) puis par la Confédération depuis 1874, permet à Gauchat d'insister sur le caractère national du projet auprès de la Confédération et des départements cantonaux de l'instruction publique<sup>8</sup>, qui co-financeront le Glossaire<sup>9</sup>.

Deux organes de contrôle sont mis en place en 1899 : la commission administrative et la commission philologique. La première est composée des Chefs des Départements de l'Instruction publique des six cantons romands, avec pour responsable un des conseillers d'État neuchâtelois : sa tâche principale est de régler les questions financières. La seconde, dont les membres sont des romanistes travaillant dans les universités suisses et étrangères, discute des questions techniques. Ces deux commissions se réunissent une fois par année et le rédacteur en chef fait le lien entre les deux commissions en rapportant à la commission administrative l'avancement des travaux et les décisions prises au sein de la commission philologique. Par ailleurs, Gauchat soumet à la communauté scientifique certains points à discuter, tels que les questions de l'ordre et du regroupement des mots dans le Glossaire, de la présence d'illustrations et des conventions de transcription. Le projet scientifique est donc placé sous la responsabilité du politique, qui en assure la pérennité.

### *3.3 Temporalité du projet*

Le projet a été pensé d'emblée sur le temps long. Les étapes envisagées comprennent le développement d'une méthode permettant de collecter des données, la récolte elle-même, le tri des matériaux rassemblés, et enfin la publication des résultats.

Le recueil des données s'appuie sur une double démarche :

- Le rassemblement des matériaux déjà existants par les rédacteurs ou des copistes (dépouillement des ouvrages lexicographiques et littéraires publiés ou manuscrits, qui doivent être copiés et fragmentés pour être divisés en mots).
- La collecte de matériaux ciblés produits par des correspondants sélectionnés (enquête par correspondance pensée sur une période d'une

<sup>8</sup> La Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP), créée en 1874, est composée des Conseillers, Conseillères d'État et Ministres en charge de l'éducation des cantons de Berne, Fribourg, Genève, Jura, Neuchâtel, Tessin, Valais et Vaud.

<sup>9</sup> Pour les différentes restructurations des subventions de la Confédération, suite notamment aux difficultés financières dues à la deuxième guerre mondiale, cf. Fuhrer, à paraître. Notons qu'un appel à donation a été lancé au début des années 1950, afin de soutenir l'effort de la Confédération par des apports financiers institutionnels et privés (cf. *Rapport annuel de la rédaction* 1953, p. 13-14).

dizaine d'années afin de faire le tour du vocabulaire) ou récoltés lors d'enquêtes ponctuelles menées par les fondateurs ou des collaborateurs.

Une étape préalable à cette récolte, très importante d'un point de vue méthodologique et épistémologique, est la création de protocoles de recueil des données. L'équipe élabore ainsi 227 questionnaires thématiques, couvrant l'ensemble de l'univers familier des patoisants : les rédacteurs ont « divisé toutes les notions qui constituent le monde matériel et moral en groupes homogènes : le corps humain, les maladies, le caractère, l'agriculture, etc., qui se subdivisent suivant les besoins en sous-groupes. Ce sont ces derniers qui faisaient généralement l'objet d'un questionnaire » (Gauchat 1914, p. 15). Premier essai de ce genre, l'élaboration de ces questionnaires semble avoir été une tâche complexe. Ces questionnaires feront par la suite référence et seront partiellement copiés par des entreprises scientifiques similaires en Allemagne, en Autriche, Italie, en Espagne, en Russie, au Canada, en Argentine (ainsi que par les équivalents tessinois et romanches de l'entreprise). Sont également élaborées les modalités de récolte des matériaux et de recrutement des correspondants, ainsi que plusieurs outils d'analyse (cf. point 5.2).

Le classement des matériaux a constitué, lui aussi, une étape plus ardue que la Rédaction ne l'avait prévu. Lors de leur réception par les rédacteurs, les réponses de chaque correspondant sont regroupées par matière, puisqu'elles correspondent aux thématiques abordées dans les questionnaires. Dans l'optique lexicographique qui est celle du Glossaire, ces réponses doivent donc être redistribuées et regroupées par mot.

Enfin, la mise à disposition des résultats se fait sous forme de glossaire (cf. point 5.1). Au niveau de la temporalité, cette dernière étape s'est, par sa complexité, inscrite dans un temps long. Envisagée initialement comme pouvant durer un peu plus de dix ans, elle dure encore à présent et aura duré, selon les prévisions actuelles, 150 ans.

#### 4. CONCEPTION DU ROLE DES LOCUTEURS DANS LE PROJET

##### *4.1 Un projet citoyen par philosophie et par pragmatisme*

Gauchat, sensibilisé par ses études au fait que la langue parlée n'est rendue qu'imparfaitement par les textes conservés, prend conscience que la langue vivante s'en va et que les sources écrites disponibles sont d'une qualité insuffisante : les ouvrages disponibles ne traitent que d'une région limitée ou d'une partie du vocabulaire (dictons, chansons, langue littéraire), et sont souvent d'une qualité médiocre. Sur ces sources fragmentaires, il n'y a pour Gauchat « pas moyen de bâtir notre Glossaire des patois de la Suisse romande » (Conférence de 1930). Par ailleurs, les fondateurs rêvent d'un projet qui prennent en compte la langue en usage chez les « particuliers » :



Les intonations, les sons patois, que ces textes ne rendent que très imparfaitement, disparaîtront pour toujours, si toute la Suisse romande ne se réunit pas pour publier un glossaire basé sur l'état actuel des patois vivants. Plusieurs cantons ont déjà fait dans ce sens des efforts qui méritent toute notre admiration. On recherche pieusement les dictons et chansons du bon vieux temps et on en publie de fort beaux volumes ; outre ces recherches plutôt littéraires, des particuliers ont passé leur vie à recueillir des mots, mais ces matériaux gisent ignorés dans les bibliothèques, et, très souvent, se perdent, on ne sait trop comment (Gauchat, *Projet de 1897*).

La plus grande difficulté de l'entreprise est, selon Gauchat, le problème de la récolte des matériaux linguistiques. Il faut bien sûr collecter les sources écrites : la littérature et les documents d'archives offrent des sources précieuses mais rares ; un autre apport important est celui des ouvrages lexicographiques rédigés antérieurement, à une période où le dialecte était encore vivant, mais par des amateurs éclairés manquant de méthode. Afin de combler les manques induits par les faiblesses précitées, il est possible d'envisager la solution de l'enquête sur place, qui a ses qualités et ses limites. Celle-ci donne accès à la langue vivante recherchée, mais les enquêteurs se heurtent à plusieurs problèmes : le temps et les ressources humaines nécessaires à ce genre d'enquêtes, le manque de connaissance de la langue et des coutumes ou habitudes locales de la part des enquêteurs, la difficulté d'accès au lexique subtile des émotions par la méthode d'interrogation directe, l'absence du contexte d'interlocution qui dirige généralement le choix des mots ou l'apparition d'expressions et de tours de phrases, etc.

L'*Idiotikon*, déjà évoqué, offre alors pour la Rédaction un modèle quant aux méthodes, puisque la collaboration avec un réseau de correspondants leur permet de contourner certaines de ces difficultés. Pour aller chercher la langue chez les sujets parlants, les fondateurs vont donc s'en inspirer et, par l'enquête par correspondance qui formera leur source principale, solliciter directement les patoisants en les impliquant dans le projet :

Nous préserverons ces manuscrits de l'oubli ; nous rechercherons les vieillards qui parlent encore le patois et qui se rajeuniront en nous révélant les secrets de ce parler d'un autre âge (...). Que toute la Suisse romande veuille bien répondre à cet appel patriotique ! (Gauchat, *Projet de 1897*).

#### *4.2 Modalités de collaboration avec les correspondants*

Dans le projet de 1897, Gauchat indique que contrairement à ce qui a été fait pour l'*Idiotikon*, les correspondants suivront une méthode imposée. Tandis que pour l'équivalent suisse alémanique chacun des 400 collaborateurs recrutés faisait des recherches « pour son compte, sans plan général » (Gauchat, *Projet de 1897*), les modalités de collaboration du Glossaire ont été pensées avec beaucoup de soin. L'analyse était dévolue aux rédacteurs, la collecte des informations pour partie au Bureau (pour ce qui est du dépouillement des sources déjà connues et disponibles)

et à des collaborateurs externes (correspondants, historiens, romanistes, experts). La publication était dévolue à la Rédaction, exclusivement. Les tâches sont donc strictement découpées entre les différents participants au projet. Explorer la dimension participative du projet suppose de nous intéresser en premier lieu aux correspondants.

La tâche des correspondants a été structurée selon une collecte mensuelle de matériaux par l'intermédiaire des questionnaires envoyés par la Rédaction. Les matériaux sont transmis sous forme de fiches dont le format a été défini préalablement. Concrètement :

- Chaque mois le correspondant recevait par la poste une enveloppe renfermant 2 questionnaires imprimés, un carnet à souches avec 100 fiches détachables (de 11cm sur 8,5 cm) pour inscrire les réponses et une enveloppe pour le renvoi qui devait être fait avant la fin du mois. Pendant les mois d'été, qui est la saison des grands travaux à la campagne, il n'y avait qu'un seul questionnaire.
- Les fiches des carnets à souches ont une couleur différente selon les cantons, ce qui permet de les trier plus facilement au moment de la rédaction. De plus, elles sont estampillées selon la provenance, afin de ne pas perdre cette information.
- Chaque fiche remplie ne doit, selon les instructions, contenir qu'un seul mot, accompagné de son (ou de ses) sens et d'un ou de plusieurs exemples. Ceci doit permettre de faciliter la lecture par la Rédaction et d'éviter des étapes de duplication des fiches au moment de la distribution des réponses par mot.

Les questionnaires sont un élément essentiel du dispositif, qui permet de garantir la systématique et une certaine exhaustivité du projet scientifique. Ils sont pensés de façon à permettre « de faire, en un temps calculable, le tour du vocabulaire ; par leur concentration, ils forcent à explorer à fond chaque domaine ; ils communiquent la vision des choses, et les mots s'appellent les uns les autres » (Gauchat 1914, p. 16). Ils permettent, « surtout si le correspondant est bien encadré et qu'il prend le temps, d'avoir de meilleurs résultats que dans le cadre d'un interrogatoire direct, notamment pour les locutions rares, les proverbes, et certains domaines abstraits » (id.). Afin de profiter de ces qualités du mode d'enquête de façon la plus efficace, les correspondants sont encouragés à assurer un double rôle : d'une part, comme patoisants, ils sont évidemment des contributeurs directs ; d'autre part, on leur demande d'être des relais locaux du projet, incités à aller sur le terrain pour rencontrer les experts et nommer les choses. Ce qui leur est demandé, c'est de faire le tour des réalités concernées, par l'observation de ce qui les entoure et la consultation d'autres patoisants ou d'experts des domaines impliqués (maréchal ferrant, boulanger, etc.) :

Le corr[espondant] reçoit donc p. ex. le questionnaire sur l'écurie. S'il veut bien répondre, il n'a qu'à s'y rendre, à voir tout ce qui s'y trouve, à réfléchir à ce qui s'y dit. Il a un mois pour s'acquitter de sa tâche. Il peut consulter d'autres personnes. Ainsi un mot, une locution appelle les autres. Tout se tient dans ce milieu, reconstitué artificiellement et nous avons des chances d'être renseignés complètement (Gauchat, Conférence de 1930).

### *4.3 Recrutement, profil et formation des correspondants*

#### *4.3.1 Recrutement*

Les correspondants sont des citoyens associés sur le long terme au projet, puisque la récolte des matériaux est planifiée sur onze ans. Ceux-ci ont été recrutés par divers biais : recrutement direct par les fondateurs qui ont parcouru le territoire à la recherche de patoisants, par des circulaires du Département de l'instruction publique, par des appels dans la presse, etc.

Par ces démarches, la Rédaction espérait obtenir le concours de 120 collaborateurs : 3 pour Genève, 7 pour Neuchâtel, 15 pour Fribourg, 15 pour le Jura bernois, 40 pour Vaud et 40 pour le Valais, chiffres « établis en tenant compte de la diversité des patois parlés dans un même canton et de leur vitalité » (Gauchat, Projet de 1897). Cette projection laissait évidemment ouverte la porte à toute contribution supplémentaire non sollicitée. Selon Gauchat, ce nombre est suffisant, le vocabulaire ne variant pas sensiblement dans un même canton : « des mots qui semblent n'appartenir qu'à *une* localité se retrouvent ordinairement ailleurs, et, supposé qu'on atteigne par exemple le nombre de quarante collaborateurs pour le canton de Vaud, on peut compter que les principales variantes phonétiques de ce canton seraient à peu près reproduites » (id.). La réalité des données lui donnera toutefois tort :

Notre enquête par questionnaires adressés à plusieurs personnes de la même région, a aussi mis en lumière le fait que le vocabulaire des patois vivants et infiniment plus riche qu'on ne le croyait jusqu'à présent. Toutes nos prévisions à cet égard ont été dépassées. Ainsi on savait sans doute qu'il existe une grande variété d'expressions pour désigner les états de la folie ou de l'ivresse. Mais n'est-on pas étonné d'en trouver jusqu'à 120 pour la folie et 150 pour l'ivresse ? Et qui aurait cru que dans le petit domaine de la Suisse romande on trouverait de 25 à 30 équivalents patois pour chacune des idées verbales de « ruisseler », « mouiller », « barboter », « gicler », « accoucher », « dorloter », etc. Bien entendu, il s'agit dans ces chiffres de radicaux différents, il n'est pas même tenu compte des dérivés (Gauchat 1914, p. 16-17).

Le nombre de correspondants s'est finalement élevé à 200. Les statistiques détaillées du nombre de carnets rentrés chaque année dans les différents rapports de la part de la Rédaction montrent qu'en moyenne, il a été estimé qu'on recevait par correspondant entre 40 et 45 fiches par questionnaire.

Avec le temps, le nombre de correspondants fidèles a cependant diminué. Dans son journal, Gauchat écrit : « de 200 à 100, 75 puis 64, et ça devrait être suffisant ». Ces défections sont dues à des décès, mais surtout à la lassitude et à la charge de travail :

Les environ 200 adhésions de la première heure se sont considérablement réduites à l'arrivée des premiers questionnaires. Lorsqu'on a vu quel travail les réponses supposaient, on s'est vite découragé. La plupart se sont heurtés à la difficulté de transcrire convenablement le patois, avec ses sons si bizarres, qui n'ont pas d'équivalents en fr. Les défections furent donc nombreuses et pendant toute la durée de l'enquête nous avons eu de la peine à combler les vides laissés par les démissionnaires et à remplacer les défunts. Mais une bonne trentaine de nos collaborateurs du début nous sont restés fidèles jusqu'au bout, et plusieurs de ceux qui ont été enrôlés tardivement ont tenu à reprendre toute la série des 227 questionnaires : ainsi nous avons toujours eu une équipe d'env. 80 correspondants (Gauchat, conférence de 1930).

Les lacunes n'ont pas toujours pu être comblées. De nouveaux recrutements et des enquêtes complémentaires ciblées par la Rédaction, imposant au dialectologue d'arpenter le territoire avec les difficultés connues (méconnaissance des dialectes par le dialectologue, difficulté d'accès, etc.), ont cherché à compenser ces défections.

#### *4.3.2 Profil*

La Rédaction a donc fait appel aux patoisants sans souci de réelle représentativité, si ce n'est celle de la localisation géographique : le critère principal de recrutement est la capacité linguistique du correspondant, ainsi que ses aptitudes à rendre avec justesse les informations demandées et sa motivation pour un travail exigeant et de longue haleine.

Les premiers sollicités (et qui constituent les trois-quarts des correspondants qui ont finalement répondu à l'appel) sont les instituteurs, leur culture grammaticale et leur capacité de définition des mots facilitant l'analyse des réponses. De plus, ils possèdent une écriture lisible ainsi que « la ponctualité et la patience » requises (Gauchat, conférence de 1930). Il en est de même pour les pasteurs et curés. Toutefois, ceux-ci ne savent généralement pas le dialecte, sortant ordinairement de milieux citadins où il n'est plus pratiqué et ayant suivi une formation en séminaire qui le fait disparaître totalement, caractéristiques qui s'appliquent pour partie aussi aux pharmaciens, médecins, et avocats. Les habitants des villages ruraux sont, pour Gauchat, les plus susceptibles de maîtriser convenablement le dialecte, mais manquent parfois de la capacité à rendre ces connaissances dans toutes leurs nuances.

Les informations fournies par les fondateurs concernant le profil de chaque correspondant sont sommaires (cf. point 4.4.) et éparses :

Ils se recrutaient dans tous les milieux : professeurs et instituteurs, curés et pasteurs, présidents de tribunal et notaires, pas mal de simples paysans intelligents et amoureux de leur langue, aussi quelques artisans, un imprimeur, un menuisier, un cordonnier, qui, interrogé sur sa langue, proférait les mots de son cher patois de Court avec autant de force et de fracas qu'il maniait son marteau. Les femmes ne manquaient pas non plus (...). Quel zèle déployé à notre intention et quels témoignages touchants d'attachement à notre œuvre ! Pour pouvoir répondre à nos questionnaires, un pasteur du Pays-d'Enhaut, ignorant lui-même le patois, ne s'est pas lassé, pendant une période de onze ans, d'aller consulter les vieilles femmes de sa paroisse (Tappolet 1923, p. 301).

Une étude est menée actuellement sur les sources afin de mieux comprendre les profils de chacune d'entre elles (Führer & Nissille, en cours). Sur la base de la correspondance archivée ainsi que de l'analyse de la qualité des réponses fournies par chaque correspondant, il est possible de faire une typologie des capacités et des attitudes des correspondants dans leur participation à l'enquête linguistique et de leurs représentations face à la langue. Les premiers résultats montrent une grande diversité d'expertise et le développement avec les années d'un noyau dur de correspondants devenant de vrais experts du domaine, certains s'engageant notamment dans une correspondance plus poussée avec la Rédaction. Cette configuration est commune à de nombreux projets de sciences citoyennes contemporains, où un petit nombre de participants assidus acquiert une expertise intéressante de la tâche, et parfois du domaine.

#### *4.3.3 Formation et encadrement*

Le manque de formation explique une partie des divergences observées dans les matériaux reçus en réponse aux questionnaires. On y trouve une grande diversité dans les habitudes de transcription phonétique des mots patois et certaines façons de procéder personnelles ont souvent introduit une part d'artifice dans les réponses des correspondants : traduction du dictionnaire de français de référence, copie de dictionnaires dialectaux antérieurs, traduction littérale du questionnaire, etc.

Initialement, la Rédaction avait planifié l'élaboration d'une brochure, qui devait former les correspondants (méthodes d'investigation et système de transcription). Mais ce guide n'a pu, faute de temps, être finalisé. Selon Gauchat, l'expérience a montré qu'il n'était finalement pas nécessaire pour obtenir des résultats suffisants. Seules quelques pages d'instruction contenant des fiches modèles et un descriptif du système de transcription ont été finalement envoyées (cf. annexe).

#### *4.4 Contrôle de la qualité des données*

Il est d'emblée évident, pour la Rédaction, que les matériaux récoltés sont de valeur inégale. Dans les publications ainsi que dans les notes internes, on trouve des réflexions sur les limites de la méthode et sur les types de données qui peuvent être

collectées par questionnaire ou par entretien auprès de citoyens experts. Le sérieux de certains correspondants est souligné, mais on admet que la qualité n'est pas homogène. Les correspondants, nous l'avons dit, sont pour la majorité des intellectuels (curés, notaires et surtout enseignants), pour une minorité des personnes possédant le dialecte sans connaissances théoriques (cultivateurs, ouvriers, artisans). Ceci pose des problèmes différents : un lettré risque de modifier les informations, un utilisateur instinctif fournira des données fiables mais brutes, non analysées. Pour les fondateurs, la valeur de l'entreprise compense ses faiblesses.

Malgré des instructions précises, l'unité de méthode n'a pas pu être entièrement obtenue de tant de collaborateurs de valeur très inégale ; bon nombre d'entre eux sont souvent restés au-dessous de leur tâche et nous ont envoyé des renseignements insuffisants ou douteux, des mots inexactement transcrits ou mal définis. La révision des matériaux, au moment de la rédaction, permettra de découvrir et de faire disparaître un grand nombre de ces insuffisances. Tant qu'il y aura des patoisants, nous nous appliquerons à contrôler sur place les cas douteux. Mais les possibilités de contrôle, qui font déjà fréquemment défaut aujourd'hui, iront en diminuant toujours plus, et il arrivera aussi que bien des erreurs, n'étant pas manifestes, passeront inaperçues. Une œuvre collective de l'étendue du *Glossaire* contient forcément des éléments inexacts. Nous nous rendons parfaitement compte des défauts de notre enquête, mais nous savons aussi qu'elle a mis au jour des trésors dont la richesse et l'originalité dépassent toute attente (Gauchat et al. 1924, p. 8)

Les difficultés sont communiquées en toute transparence au grand public. Les défauts les plus courants sont une mauvaise transcription (les instructions jointes pour la transcription phonétique du dialecte étant bien trop complexes pour la plupart des correspondants), des mots douteux, mal définis ou simplement des renseignements insuffisants (manque d'exemples et de phraséologie).

Les rédacteurs cherchent donc à vérifier et améliorer la justesse et de la validité des données. Pour ce faire, il avait été projeté que chaque fondateur soit responsable d'un ensemble de correspondants, dont il devait chercher à optimiser les contributions. Ainsi Gauchat note dans un journal de travail : « Chaque rédacteur étudie exactement les réponses de ses correspondants et écrit des lettres aux principaux collaborateurs pour redresser quelques grosses erreurs et pour les en corriger, et leur indiquer dans quel sens spécialement ils doivent continuer leurs recherches ». Si les deux premiers carnets à souche rentrés ont été étudiés avec soin et ont été suivis par une correspondance (lettres et circulaire) signalant aux correspondants les principales erreurs commises afin de modifier leur pratique future, le temps semble avoir manqué par la suite pour ce genre de démarches, dont il ne subsiste dans nos connaissances actuelles pas de traces. La vérification au cas par cas des données fournies auprès des correspondants a elle aussi été abandonnée rapidement, la possibilité de contrôle direct nécessitant de grandes ressources (déplacements ou échanges épistolaires fournis).

Le contrôle de la qualité des données a donc été réalisé par des voies multiples et détournées.

Tout d'abord, la Rédaction documente la qualité des correspondants, évaluant les capacités linguistiques du locuteur, ses conventions de transcription, la valeur des exemples donnés, etc. La plupart de ces informations sont à usage interne, seuls les éléments purement factuels étant consignés dans des notices officielles publiées dans une recension critique des sources disponibles pour l'étude des variétés parlées en Suisse romande (Gauchat & Jeanjaquet 1920, p. 197-224 ; cf. point 5.2) : nom du correspondant, localisation du dialecte renseigné, numéros de questionnaires auxquels le correspondant a répondu, son métier ou son secteur d'activité. Il est cependant à noter que nous sommes peu renseignés sur le profil linguistique des participants à l'enquête par correspondance, contrairement aux témoins interrogés par les fondateurs lors d'une enquête parallèle visant à documenter les principales caractéristiques phonétiques des patois romands (les *Tableaux phonétiques*, Gauchat *et al.*, 1925). Les informations collectées sur ces témoins et publiées avec les *Tableaux* permettent de faire la différence entre les caractéristiques phonétiques personnelles et celles du dialecte :

Villars-le-Terroir, district d'Échallens, commune de 581 habitants. Patois du Gros-de-Vaud. Sujet : M. *Auguste Pitet-Grognuz*, agriculteur et juge de paix, 72 ans ; est né et a toujours vécu dans la localité ; la langue de sa famille était le patois.

Sujet possédant bien l'idiome local ; un peu dur d'oreille ; les dents manquent. Les finales atones *-o* et *-e* sont plutôt fermées (...) (30 mars 1905) (Gauchat *et al.* 1925, 161).

Ces considérations s'inscrivent dans la continuité des travaux de Gauchat, qui dans des relevés de 1899 et de 1903 auprès de sujets d'une commune romande du canton de Fribourg (Charmey), a pu observer que la variation existant dans un même dialecte peut être due à des facteurs humains. Son travail est considéré comme l'un des précurseurs de la sociolinguistique (cf. Gauchat 1905). Dans cette étude, il insiste sur les différences qui ne peuvent manquer d'exister entre les sujets parlants faisant l'objet d'une enquête. Ses observations portent surtout sur l'âge et le degré d'instruction des sujets, leur genre (Gauchat a remarqué que les femmes semblent avoir une génération d'avance, c'est-à-dire un dialecte plus moderne) ainsi que l'histoire de la famille et des témoins eux-mêmes.

Ensuite, l'éventuelle multiplicité des sources pour un même dialecte (ou pour des dialectes voisins) permet une comparaison entre les réponses reçues et nécessitant une analyse. Le mode de récolte permet cette méthode de contrôle envisagée avant même le début du projet : les réponses à chaque questionnaire devant arriver à la même période au Bureau, il est possible d'opérer une comparaison entre des matériaux de provenance géographique proche afin d'identifier les problèmes (formes douteuses, réponses incomplètes, etc.). La

défection d'une partie des correspondants recrutés en nombre suffisant pour appliquer largement cette méthode ont affaibli ce mode de contrôle.

Finalement, c'est au moment de la rédaction même de chaque article que le traitement lexicographique des matériaux permet de déceler de corriger les imprécisions et les erreurs.

Ainsi, la disparité très importante (de régularité ou de qualité) et les défections induisent une perte de validité linguistique des matériaux bruts qui doit être compensée au moment de la rédaction, ce qui implique une analyse approfondie et critique. Les rédacteurs considèrent en effet les fiches comme des textes et leur appliquent une approche philologique : « Chaque fiche est un texte, sur lequel peut et doit s'exercer la critique des textes » (Gauchat, conférence de 1930). Ainsi, tout élément doit être contrôlé avant d'être publié, ce qui amène, de l'aveu même de Gauchat, une surcharge de travail et ralentit la production. Ces défauts et complexités sont, pour la Rédaction, un mal inévitable mais compensé par la richesse des matériaux récoltés.

## 5. DIVERSITE DES COMMUNICATIONS AUTOUR DU PROJET

### *5.1 La production principale : le Glossaire*

La publication principale est le résultat de l'analyse des matériaux sous forme de glossaire. Il prend la forme d'un répertoire exhaustif et raisonné des variantes phonétiques et des sens que peut prendre un mot dans tous les dialectes répertoriés de la Suisse romande. Ces éléments sont articulés pour favoriser la comparaison entre les éléments dissemblables et regrouper ceux qui sont communs à plusieurs localités ou régions. Les sens sont illustrés par des exemples, permettant non seulement de documenter les structures de la langue, mais aussi de donner des informations sur les us et coutumes des localités concernées, ainsi que sur une part du folklore et de la sagesse populaire (dictons, proverbes). Chaque article se termine par un historique qui propose des informations sur l'origine du mot, son évolution, ses caractéristiques.

Si le but premier du Glossaire est la sauvegarde du patrimoine linguistique et la participation aux études des langues romanes, plusieurs communications de la Rédaction montrent qu'elle cherche à ouvrir le lectorat en soulignant l'utilité documentaire (pour les historiens, géographes, ethnographes par exemple), didactique (pour enseigner aux élèves les différences entre le français de référence et les variétés régionales et certaines réalités anciennes) ou politique de l'entreprise. Au-delà de l'aspect linguistique, il s'agit plus largement « de retracer le plus fidèlement possible la vie de ce petit peuple romand, qui parle français, mais qui continue à penser en romand, son histoire ayant été distincte de celle de la France » (Gauchat, conférence de 1930).



### 5.2 Communiquer sur le Glossaire

Plusieurs autres publications complètent le Glossaire. Adressées aux correspondants, au grand public, ou plus spécifiquement aux politiques, elles constituent une sorte de « péri-structure » indispensable à la bonne réalisation du projet dans le temps. Les fondateurs doivent en particulier très vite justifier les retards pris par le projet.

Certaines publications, très intéressantes pour notre étude, visent à instaurer une communication régulière avec les personnes impliquées dans le projet, afin de garantir leur engagement fidèle année après année. Les *Rapports annuels* envoyés aux correspondants et aux officiels permettent de suivre l'avancement des travaux. Les *Bulletins du Glossaire*, publication trimestrielle de 1902 à 1915, ainsi que d'autres publications ponctuelles présentant des résultats intermédiaires, permettent de faire patienter le lectorat, de le tenir au courant des avancées et de lui soumettre des questions ou propositions scientifiques. Ces *Bulletins* sont présentés comme permettant d'« établir un lien avec [les]correspondants », de « susciter l'intérêt pour les recherches sur les patois », de « les initier à toutes sortes de questions philologiques », de « leur faire comprendre les beautés et l'originalité de leurs parlers » (Gauchat, Conférence de 1930). Ils s'adressent d'emblée aux correspondants actifs, mais ont aussi pour but de recruter de nouveaux contributeurs experts :

(La Rédaction) a songé tout d'abord à cette vaillante cohorte de collaborateurs, qui, depuis deux ans à la tâche, ne se lassent pas de répondre mois après mois à nos multiples questionnaires. Bien du temps s'écoulera encore avant qu'ils puissent voir le fruit de leur travail et de leur dévouement. En attendant, ils seront certainement heureux de trouver dans le *Bulletin* un guide qui s'efforcera de leur montrer l'intérêt qu'offre l'étude des parlers populaires, qui mettra sous leurs yeux des spécimens variés de nos différents patois, des recherches sur leur histoire et leur littérature, et qui fera ressortir par un examen comparatif la richesse et la diversité de leur vocabulaire. Mais ce n'est pas seulement à ceux dont le concours est déjà acquis au Glossaire que s'adresse notre *Bulletin*. Son but principal est bien plutôt d'intéresser à cette entreprise nationale les nombreuses personnes qui n'ont pu lui témoigner jusqu'ici qu'une sympathie toute passive. (...) Mis au courant de nos travaux, ils pourront désormais y prendre part : ils compléteront nos matériaux, ils préciseront et développeront nos renseignements, ils nous signaleront les mots rares et curieux. A leur instigation, l'artisan, le chasseur, le pêcheur nous communiqueront ces termes originaux qu'ils sont presque seuls à connaître : en un mot chacun contribuera dans la mesure de ses forces à l'avancement de l'œuvre commune. C'est à ce prix seulement, par le concours de toutes les bonnes volontés, que nous pourrons espérer créer un ouvrage qui soit véritablement ce qu'il doit être : l'image fidèle et vivante de notre vieille civilisation romande, telle qu'elle se reflète, sous ses aspects si divers, dans une langue bientôt disparue (*Bulletin* 1902, 1, p. 2)

Les rédacteurs interviennent aussi dans des conférences auprès du public, certaines nous étant connues par des recensions de ces événements dans la presse ou des brouillons du texte de présentation conservés dans les archives. Ces différentes communications témoignent d'une nécessité de motivation de toutes les bonnes volontés, de fidélisation des correspondants mais aussi de construction de la visibilité d'un projet scientifique sur du très long terme.

Par ailleurs, le travail de Rédaction repose sur de nombreux documents internes de travail, visant à faciliter l'organisation du projet. Nous sont ainsi parvenues les notes personnelles de Gauchat, sous la forme de deux journaux rédigés pendant les premières années, ainsi que la correspondance des fondateurs sur le projet (entre eux et avec tous les autres participants). Notons aussi la présence dans la documentation conservée des procès-verbaux d'assemblées administratives et scientifiques. Ces sources sont caractéristiques des premières années, le temps manquant par la suite pour poursuivre cet effort ou les archiver.

Enfin, l'entreprise scientifique amène à la conception d'ouvrages, manuscrits ou imprimés, élaborés afin de servir d'outils de travail communs à la Rédaction. Pour faciliter la récolte des matériaux, une recension critique des sources disponibles pour l'étude des variétés parlées en Suisse romande est réalisée (la *Bibliographie linguistique de la Suisse romande* ; Gauchat Jeanjaquet 1912, 1920). Parallèlement à l'enquête par correspondance, des relevés linguistiques complémentaires permettant de connaître les principales caractéristiques phonétiques des patois romands ont été menés à bien, les *Relevés phonétiques* (Gauchat *et al.* 1899- 1903) puis les *Tableaux phonétiques* (de 1904 à 1914), publiés en 1925 (Gauchat *et al.* 1925). Au moment du classement des matériaux, les types lexicaux récoltés pour un même concept ont été notés avec leur aire de répartition dans les *Résumés des réponses des correspondants*. Deux de ces ouvrages, initialement destinés à la Rédaction, ont été publiés par la suite pour permettre une diffusion scientifique plus large (*Tableaux phonétiques*, *Bibliographie linguistique*).

## 6. CONCLUSION

Dans cet article, nous avons analysé le Glossaire avec le prisme des sciences citoyennes contemporaines, en nous demandant en particulier comment nos prédécesseurs, il y a plus de cent ans, avaient conçu la participation des citoyens dans le projet. Cet exercice un brin anachronique nous a permis de plonger dans la riche documentation historique du projet, et a apporté quelques éléments de réponse, que nous synthétisons ici de manière un peu plus critique.

Premièrement, la participation des citoyens à la conservation du dialecte répond, pour les fondateurs du Glossaire, à un impératif pratique : il s'agit de recueillir rapidement, avant leur disparition annoncée, les variétés dialectales parlées sur un vaste territoire en mobilisant un réseau de correspondants qui sont des locuteurs

experts. Toutefois, dans un pays confédéral et plurilingue comme la Suisse, cet impératif pratique s'énonce d'autant plus aisément qu'il rencontre un projet politique : la construction de l'identité patriotique de la Suisse ne se fait pas par réduction et intégration des diversités régionales dans une langue qui s'imposerait normativement à toutes et tous (comme en France, par exemple), mais par la reconnaissance de la diversité des identités régionales et leur équilibre négocié. L'émergence et la pérennité du Glossaire se comprennent donc dans un double contexte scientifique et politique : il s'agit bien, en premier lieu, d'un projet de *science* citoyenne, c'est-à-dire pensé et rendu possible dans un certain paysage scientifique et disciplinaire, en fonction des avancées de la dialectologie à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ; mais aussi d'un projet *politique*, dont la mise en place et la pérennité jusqu'à aujourd'hui ne peuvent se comprendre que parce que le Glossaire des patois de la Suisse Romande co-existe avec les trois autres dictionnaires dédiés aux langues nationales (le Schweizerisches Idiotikon fondé en 1862, le Vocabulario delle Svizzera Italiana fondé en 1904 et le Dizionario rumanch Grischun fondé en 1907), tous quatre étant financés depuis leur fondation (ou depuis 1874 pour le premier) pour une part essentielle par la Confédération. Les liens entre les équipes de recherche de chaque vocabulaire, qui se tissent sous différentes formes (échanges ponctuels, rencontres scientifiques et organisations de colloques, etc.), témoignent des avancées parallèles de ces quatre projets scientifiques au long cours.

Deuxièmement, la participation citoyenne s'impose aux fondateurs par la nature même de l'objet d'études, la langue parlée : avoir accès au dialecte vivant requiert une méthode de collecte qui privilégie la parole spontanée, en contexte, seule à même de rendre la richesse lexicale et phraséologique du dialecte. Cela ne suffirait pas, toutefois, à qualifier le Glossaire de projet participatif. La littérature récente dans le domaine des sciences citoyennes discute précisément de la nature de la participation dans les projets de sciences sociales. Ainsi, Hacklay *et al.* (2020) soulignent :

Dans certaines disciplines, telles que les sciences médicales et sociales, le passage du statut de sujet de recherche à celui de chercheur actif doit être clairement établi. La nature de ces études fait qu'il est courant que les citoyens eux-mêmes, leurs comportements, leurs défis et leurs problèmes de santé fassent l'objet de l'étude. Mais les citoyens peuvent également jouer un rôle actif dans les activités susmentionnées, voire les initier. Il est possible que les personnes qui prennent part à ces projets soient à la fois des sujets et des participants, en fonction des intentions et du cadre de la recherche (notre traduction).

Bien sûr, l'étude des pratiques langagières (ici à travers les usages des dialectes locaux) pourrait impliquer des chercheurs qui considèrent les participants à leur recherche comme *la source* de leurs données – dans une logique extractive, dans laquelle ceux-ci seraient alors des « sujets de recherche » et non des « chercheurs

actifs » (dans les termes de Hacklay *et al.* 2020). Le Glossaire nous semble toutefois relever d'une logique bien différente, et ceci pour deux raisons.

D'une part, les correspondants ont accès aux protocoles élaborés par les chercheurs, c'est-à-dire aux questionnaires qui leur sont soumis directement. Bien qu'ils puissent parfois les remplir eux-mêmes, en mobilisant leur connaissance propre du dialecte, ils jouent aussi fréquemment un rôle d'enquêteurs locaux en allant chercher l'information là où elle se trouve, chez de plus patoisants qu'eux-mêmes. Ils échangent, pour certains d'entre eux, de nombreuses lettres avec l'équipe de recherche qui coordonne le projet et analyse les données collectées. La transparence du projet quant à ses enjeux et à ses modalités, la formation de ces correspondants à ceux-ci (bien qu'inachevée comme nous l'avons vu), la possibilité d'un dialogue avec les chercheurs en titre, ainsi que la multiplicité des tâches prises en charge par les correspondants, constituent selon nous le premier élément qualifiant le Glossaire comme un authentique projet de sciences citoyennes.

D'autre part, la communication intense autour du projet, que nous avons qualifiée de « péri-structure de communication », pour montrer qu'il s'agit d'une structure complémentaire au cœur du projet scientifique mais indispensable à sa réalisation, offre un retour très riche aux correspondants sur l'avancement du projet. Historiquement, cette communication intense répond au défi, bien anticipé par la Rédaction, de faire tenir le projet dans la durée. Il s'agit de pérenniser la participation de ces citoyens experts, détenteurs d'un savoir unique, pendant toute la phase de collecte de données, qui s'étend dans notre cas sur plus de dix ans. L'engagement des participants expérimentés dans le temps est un enjeu majeur des projets de sciences citoyennes contemporains (voir par exemple Rotman *et al.* 2014 ; Everett & Geoghegan 2016). Parallèlement, il s'agit de s'assurer du soutien continu des institutions qui financent le projet. Les enjeux de gouvernance (et de soutien politique du projet dans le temps) sont donc aussi clairement présents. À ces deux problèmes très pertinents pour les projets de sciences citoyennes contemporaines, la Rédaction répond, nous l'avons vu, par un dispositif complexe de communication : elle rend visibles le processus scientifique et les résultats intermédiaires du projet dans de nombreuses publications et conférences. Les difficultés rencontrées y sont présentées avec transparence. Les contributions des correspondants actifs sont valorisées et, de la même façon, on nomme les correspondants qui ne donnent plus de nouvelles : on peut y voir une façon de les encourager à se manifester en faisant jouer le contrôle social. La même stratégie est utilisée envers les politiques, qui sont explicitement remerciés lorsqu'ils soutiennent le projet ou publiquement désavoués quand ils manquent à leurs promesses. Mais au-delà de ses effets en termes de visibilité du projet pour ces différents destinataires (politiques, pour s'assurer de la continuité de leur soutien et des financements ; citoyens, pour recruter et fidéliser les correspondants ; scientifiques, pour échanger sur le projet en cours et ses premiers résultats), l'architecture de communication

mise en place contribue à la démarche de formation des correspondants. L'importance accordée à la communication du projet *en direction de son réseau de correspondants* nous semble être le deuxième élément qui qualifie le Glossaire comme un projet de sciences citoyennes – et qu'on retrouve, une fois encore, dans des projets de sciences citoyennes contemporains, sous des formes évidemment différentes dans lesquelles les réseaux sociaux ont remplacé les publications papier (voir par exemple Tinati 2017; Veeckman 2019; Rüfenacht *et al.* 2021).

Troisièmement, le Glossaire reflète la tension intrinsèque à l'étude de la langue en usage : l'objet d'étude, qui génère des savoirs scientifiques de plus en plus techniques avec la sophistication des disciplines, est simultanément un objet vécu, porteurs de savoirs quotidiens incorporés. Cette tension entre technicité de l'analyse scientifique, et accessibilité des résultats dans une démarche participative, est peut-être la pierre d'achoppement principale du Glossaire. Malgré sa vocation initiale à être un ouvrage écrit aussi pour les patoisants, le Glossaire devient rapidement un ouvrage pour spécialistes, peu accessible pour ses contributeurs. La publication des résultats échoue à restituer aux citoyens leur langue dans la langue analysée. Cette tension au cœur du projet, reste, 125 ans plus tard, un enjeu pour l'équipe de rédaction actuelle du Glossaire, qui œuvre à restituer les dialectes romands au public, notamment en s'appuyant sur des outils digitaux<sup>10</sup> ou par des conférences destinées au grand public.

L'étude critique du Glossaire sous l'angle des sciences citoyennes met donc en évidence des thématiques et des enjeux très contemporains – de même qu'elle fournit aux sciences sociales et humaines un exemple de projet historique, à la longévité comparable au Christmas Bird Count dans les sciences naturalistes.

<sup>10</sup> Glossaire consultable en ligne (<https://gaspar.unine.ch>), répertoire bibliographique des sources (<http://complement-gpsr.unine.ch>).

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Desmet, P., Lauwers, P. & Swiggers, P. (2002). « Le développement de la dialectologie française avant et après Gilliéron », in : Lauwers, P., Simoni-Aurembou, M.-R & Swiggers, P. (ed.), *Géographie linguistique et biologie du langage : Autour de Jules Gilliéron*, Leuven-Paris (Peeters), 17-64.

de Vries, M. J., Land-Zandstra, A. M., & Smeets, I. (2019). Citizen scientists' preferences for communication of scientific output: a literature review. *Citizen Science: Theory and Practice*, 4(1), 2.

Everett, G., & Geoghegan, H. (2016). Initiating and continuing participation in citizen science for natural history. *BMC ecology*, 16, 15-22.

Fuhrer, L. (à paraître). *Lire et comprendre le Glossaire des patois de la Suisse romande*.

Fuhrer, L. & Nissille, C. (en cours). *Les sources du Glossaire des patois de la Suisse romande : étude critique*.

Gauchat, L. (1897). *Projet d'un glossaire des patois de la Suisse romande*, [brochure], Neuchâtel.

Gauchat, L. (1899-1900). *Glossaire des patois de la Suisse romande. Chronique. 2 cahiers manuscrits inédits*, Zürich (dépôt au Glossaire des patois de la Suisse romande).

Gauchat, L., Jeanjaquet, J. & Tappolet, E. (1899-1903). *Relevés phonétiques de 386 localités de la Suisse romande et des régions limitrophes. 51 cahiers manuscrits* (dépôt au Glossaire des patois de la Suisse romande).

Gauchat, L. (1905). « L'unité phonétique dans le patois d'une commune », in : *Aus romanischen Sprachen und Literaturen. Festschrift für Heinrich Morf*. Halle (Niemeyer), 174-232.

Gauchat, L. (1914). « Notice historique », in *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande* 13, Lausanne: Imprimeries réunies, pp. 3- 30.

Gauchat, L. (1930). « L'école et le Glossaire des patois de la Suisse romande ». Manuscrit d'une conférence donnée à Zürich (dépôt au Glossaire des patois de la Suisse romande).

Gauchat, L. (1937). « Le Glossaire des patois de la Suisse romande ». Manuscrit d'une conférence donnée en Egypte (dépôt au Glossaire des patois de la Suisse romande).

Gauchat L., Jeanjaquet J. (1912, 1920). *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. 1 et 2, Neuchâtel : Attinger Frères.

Gauchat, L., Jeanjaquet, J., Tappolet, E. (1924). « Introduction », in : Gauchat, L., Jeanjaquet, J., Tappolet, E. et al. (1924-), *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel/Paris (Attinger), puis Genève (Droz), 5-24.

Gauchat, L., Jeanjaquet, J., Tappolet, E. (1925). *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, Neuchâtel.

*Glossaire des patois de la Suisse romande. Rapport annuel de la rédaction* (1899-), Neuchâtel.

Haas, W. (1981). *Das Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache. Versuch über eine nationale Institution*. Frauenfeld.

Haas, W. (1982). « La Suisse alémanique », in : Schlöpfer, R. (coord. par), *La suisse aux quatre langues*. Genève, Éditions Zoé, 65-124.

Haklay, M., Motion, A., Balázs, B., Kieslinger, B., Greshake Tzovaras, B., Nold, C., Dörler, D., Fraisl, D., Riemenschneider, D., Heigl, F., Brounéus, F., Hager, G., Heuer, K., Wagenknecht, K., Vohland, K., Shanley, L., Deveaux, L., Ceccaroni, L., Weißpflug, M., ... Wehn, U. (2020). *ECISA's Characteristics of Citizen Science*. Zenodo. <https://doi.org/10.5281/zenodo.3758668>

Haklay, M. M., Dörler, D., Heigl, F., Manzoni, M., Hecker, S., & Vohland, K. (2021). « What is citizen science? The challenges of definition », in : Vohland, K., Land-Zandstra, A., Ceccaroni, L., Lemmens, R., Perello, J., Ponti, M., Samson, R., Wagenknecht, K. (eds). *The Science of Citizen Science*, 13-33.

Knecht, P. (1982). « La Suisse romande », in : Schlöpfer, R. (coord. par), *La suisse aux quatre langues*. Genève, Éditions Zoé, 125-169.

Kristol, A. (2023). *Histoire linguistique de la Suisse romande*, Neuchâtel : Alphil.

Lurati, O. & Stricker, H., éd. (1982). *Les Vocabulaires nationaux suisses : 4e colloque (1979)* [à Neuchâtel] de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales.

Rotman, D., Hammock, J., Preece, J., Hansen, D., Boston, C., Bowser, A., & He, Y. (2014). « Motivations affecting initial and long-term participation in citizen science projects in three countries ». *Conference 2014 Proceedings*.

Rüfenacht, S., Woods, T., Agnello, G., Gold, M., Hummer, P., Land-Zandstra, A., & Sieber, A. (2021). « Communication and dissemination in citizen science ». *The Science of Citizen Science*, 475-494.

Saint-Gérard, J.-P. (1990). « Des cacologies et des curiosités patoisantes en France au XIX<sup>e</sup> siècle, à la dialectologie », in : Niederehe, H.-J. & Koerner, K. (ed.), *History and Historiography of Linguistics*, Amsterdam-Philadelphia (Benjamins), 701-713.

Tappolet, E. (1923). « Une enquête linguistique en Suisse », *Bibliothèque universelle et revue suisse* 128, 298-308.

Tinati, R., Simperl, E., & Luczak-Roesch, M. (2017, May). « To help or hinder: Real-time chat in citizen science », in : *Proceedings of the International AAAI Conference on Web and Social Media*. Vol. 11, n° 1, pp. 270-279.

Veeckman, C., Talboom, S., Gijssels, L., Devoghel, H. & Duerinckx, A. (2019). *Communication in Citizen Science. A practical guide to communication and engagement in citizen science*. Leuven: SCIVIL.

Vohland, K., Land-Zandstra, A., Ceccaroni, L., Lemmens, R., Perello, J., Ponti, M., Samson, R., Wagenknecht, K. (2021). « Editorial: The Science of Citizen Science evolves », in : Vohland, K., Land-Zandstra, A., Ceccaroni, L., Lemmens, R., Perello, J., Ponti, M., Samson, R., Wagenknecht, K. (eds). *The Science of Citizen Science*, 1-12.

## ANNEXE

## Instructions.

## I. Manière de remplir les fiches.

Chaque collaborateur reçoit pour l'inscription des mots demandés par les questionnaires des carnets spéciaux, renfermant chacun 100 feuilles détachables (fiches).

Chaque fiche indiquera :

1° Le *mot patois*, écrit bien lisiblement à l'encre, à 2 centimètres de distance du bord supérieur de la fiche, et souligné. Les adjectifs seront accompagnés de la forme du féminin, les verbes de celle de la 3<sup>me</sup> personne du singulier de l'indicatif présent. Indiquer aussi, au moyen des abréviations usuelles des dictionnaires, la nature grammaticale de chaque mot : s. m. (substantif masculin), s. f. (substantif féminin), adj. (adjectif), v. (verbe), adv. (adverbe), etc.

2° L'*équivalent français*, avec définition et explication s'il y a lieu et l'énumération des diverses acceptions possibles, sens figuré, etc.

3° des *exemples* propres à illustrer les différentes significations : petites phrases empruntées à la vie de tous les jours, locutions usuelles, proverbes, etc., avec traduction française.

Chaque fiche devra en outre mentionner à l'angle gauche supérieur le numéro d'ordre du questionnaire et celui de la question auxquels se rapporte le mot traité.

Une fiche ne devra être employée que pour un *seul mot patois* et ne sera écrite que d'un côté. Si une fiche ne suffit pas pour un seul mot, on continuera sur les suivantes.

Les *dérivés* seront placés à la suite des mots simples, mais chacun sur une fiche spéciale.

*Les fiches ne doivent pas être détachées de leur souche.*

## II. Transcription des mots patois.

Pour la transcription des mots patois, observer les principes suivants :

1° N'écrire absolument que les lettres qui se prononcent; faire complètement abstraction de l'orthographe traditionnelle du français et se borner à reproduire le plus exactement possible les sons dont se compose chaque mot patois, en se reportant au tableau ci-dessous ;

2° employer toujours la même notation pour le même son et ne l'employer que pour ce son.

Les sons seront représentés de la façon suivante :

## A. Voyelles.

a = a français	tel qu'il existe dans	bras ( <i>bra</i> ) <sup>1</sup> rare ( <i>rar</i> )
è = e ouvert	" " " "	terre ( <i>tèr</i> ) clair ( <i>klèr</i> ) verte ( <i>vèrt</i> )
é = e fermé	" " " "	prés ( <i>pré</i> ) claf ( <i>klé</i> ) je sautai ( <i>sité</i> )
o (e renversé = e sourd <sup>2</sup> )	" " " "	brebis ( <i>brabé</i> ) retenir ( <i>retèrir</i> ou <i>retèrir</i> ) je ( <i>je</i> )
î = i français	" " " "	cri ( <i>kri</i> ) île ( <i>îl</i> ) nid ( <i>nî</i> )
ô = o ouvert	" " " "	bord ( <i>bôr</i> ) corbeau ( <i>kôrbô</i> ) botte ( <i>bôt</i> )
ó = o fermé	" " " "	peau ( <i>pó</i> ) saut ( <i>só</i> ) gros ( <i>gró</i> )
è = œ ouvert	" " " "	heurre ( <i>hèr</i> ) bæud ( <i>bèf</i> ) feuille ( <i>fèy</i> )
œ = œ fermé	" " " "	feu ( <i>fè</i> ) boeufs ( <i>bé</i> ) creuser ( <i>krezé</i> )
u = u français	" " " "	mur ( <i>mur</i> ) bureau ( <i>buró</i> )
ou = ou français	" " " "	clou ( <i>klou</i> ) goutte ( <i>gout</i> ) bouquet ( <i>boukè</i> )
an = a nasalisé	" " " "	grand ( <i>gran</i> ) temps ( <i>tan</i> ) encore ( <i>ankôr</i> )

<sup>1</sup> Nous donnons entre parenthèses la forme que prendraient les mots français cités, si on leur appliquait notre système de transcription du patois.

<sup>2</sup> Si l'e est complètement muet, comme dans sage (*saj*), douze (*douz*), froide (*frouad*), il ne s'écrit pas, parce qu'il n'existe pas dans la prononciation. Pour faciliter la lecture, on peut cependant le remplacer dans ce cas par une apostrophe.



## Spécimens de fiches.

I. (patois fribourgeois, Gruyère)

27,4<sup>1</sup>

2.

bòkon, s. m. = petit morceau.

on bòkon dit moins que on môchi. balyi-mè onkora on bòkon de pan  
pi fourni ma tsò = donnez-moi encore un petit morceau de pain pour finir  
 ma viande. ama tè ben bòkon = la bonne chère. on bòkon de mèynadrò =  
 un modeste, petit ménage. on bòkon de tsanbra (on tsanbrichyon) =  
 une petite chambre. balyi bò bòkon a kòkon = donner le boucon, la gobbe  
 à quelqu'un. on bòkon = un peu; on bòkon grantin = un peu long.  
 temps, etc.

2.

Notes: 1. C'est-à-dire questionnaire No. 27, question No. 4.

2. Espace réservé aux annotations des rédacteurs.

**N. B.** Les correspondants sont priés de ne pas employer une écriture aussi serrée que celle que nous avons dû choisir ici pour des raisons typographiques.